title : Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière, tome II

creator : Claude Bernard Petitot

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/petitot\_/

source :. M. Petitot (éd), *Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière*, Nouvelle édition, tome 1 à 6, J.P. Aillaud, Paris, 1829.

created : 1829

language : fre

# Tome 2

## Réflexions sur Don Garcie de Navarre.

$91$ La jalousie est une des passions les plus propres à réussir au théâtre. Molière essaya pour la première fois de la peindre dans cette pièce[[1]](#footnote-1) ; mais il échoua ; et le peu de succès de son entreprise lui fit deviner les moyens de présenter cette passion sous les véritables couleurs qu’elle doit avoir dans la comédie. La jalousie est une passion très sérieuse : elle fait le tourment de ceux qui en sont atteints : tout est pour eux matière de soupçons et d’inquiétudes ; et l’aveuglement qui les égare leur fait souvent commettre des injustices : mais ce travers, qui rend aussi malheureux ceux qui s’y abandonnent que celles qui en sont l’objet, n’est pas susceptible d’intéresser au théâtre comique : on ne prend aucune part aux visions qui en sont la suite ; et l’homme jaloux ne peut même espérer d’être plaint.

Le ridicule de cette passion est donc le seul côté par lequel on peut la présenter avec succès sur la scène comique. Aussi Molière, éclairé par l’accueil froid qu’on fit à *Don Garcie*, ne peignit plus la jalousie que dans des rôles plaisants. Sganarelle et Arnolphe[[2]](#footnote-2) offrirent ce travers dans toute son énergie : on ne $92$ plaignit point le tuteur d’Isabelle d’être entièrement trompé dans son espoir, et de se voir joué et dupé par l’adresse d’une jeune personne. Le sort d’Arnolphe éprouvant l’ingratitude d’une orpheline qu’il a recueillie n’inspira pas plus d’intérêt : on s’amusa de leurs précautions inutiles, des pièges qui leur étaient tendus, et du peu de succès de leur prévoyance. Le Misanthrope, amoureux et jaloux, quoique plus noble, ne produisit pas un autre effet : on estima sa franchise et sa loyauté, mais on se moqua de sa passion pour Célimène ; et sa jalousie, exprimée avec la même force que celle de don Garcie, lit une sensation très différente, parce que la situation d’Alceste est constamment comique.

Cependant *Le Prince jaloux*, tout défectueux qu’il est pour la conception, annonce un grand maître. Ce caractère, parfaitement soutenu, présente les intervalles d’emportement et de douceur qui lui sont naturels : tantôt aux genoux de sa maîtresse, tantôt l’accablant des injures les plus violentes, don Garcie ne connaît aucune mesure entre une confiance sans bornes et une méfiance outrageante. Son rôle est plein de chaleur et d’énergie : on voit que l’auteur avait éprouvé cette terrible passion dont il faisait la peinture. A côté de ce personnage il a eu Part de placer un vil flatteur qui nourrit la passion de son maître par de faux rapports. : ce rôle de don Lope offre un tableau très curieux du manège de la cour à cette époque : il est malheureux qu’il ne soit pas plus développé.

La jalousie de don Garcie est fondée sur trois motifs assez raisonnables, et qui par cela même produisent moins d’effet. Don Lope lui apporte un billet déchiré dont il interprète le sens contre Elvire ; et ce n’est que lorsque celle-ci lui prouve sa fidélité par l’autre partie du billet qu’il cesse de la $93$ soupçonner. L’idée de cette méprise a été employée d’une manière très heureuse par M. de Voltaire dans le conte de Zadig. Le second motif de jalousie paraît trop commun : c’est tout simplement l’arrivée d’un prince qui n’est pas attendu. Le troisième est plus piquant, et fournit une situation dramatique. Une femme déguisée en homme va chez Elvire : la porte est ouverte ; et don Garcie les voit s’embrasser tendrement. Il entre en fureur : un de ses confidents lui dit en vain qu’il ne faut pas s’en rapporter aux apparences, il s’écrie qu’il a tout vu par ses yeux, et son emportement augmente par la contradiction. Si cette situation, au lieu d’être sérieuse, eût été prise du côté comique, il y a lieu de présumer qu’elle aurait relevé la pièce, dont le dénouement est froid et languissant.

Molière transporta, dans la scène du *Misanthrope* où ce personnage fait éclater sa jalousie, plusieurs morceaux de deux scènes de *Don Garcie*. On distingue principalement le commencement de cette tirade :

Oui, oui, je l’ai perdu lorsque dans votre vue, etc.

l’emportement d’Alceste :

C’est une trahison, c’est une perfidie, etc.

Et ce retour si naturel :

Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,

Ingrate, vous servir de ma tendresse extrême !

Cette scène, dans *Le Misanthrope*, est toujours fort applaudie ; pourquoi ne produisit-elle pas le même effet dans *Le Prince jaloux* ? C’est que don Garcie est jaloux d’une femme vertueuse dont il cause injustement le malheur, tandis qu’Alceste aime une coquette qui se moque de lui, qui d’un coup d’œil le désarme, et qui ne s’effraie pas de ses emportements. $94$ La scène du *Prince jaloux* tient au genre du drame ; celle du *Misanthrope* est de l’excellente comédie.

L’auteur transporta aussi dans *Amphitryon* quelques vers très heureux du *Prince jaloux*. Don Garcie implore sa grâce d’Elvire, et lui dit qu’il mourra si elle ne la lui accorde. Elvire attendrie répond :

Qui ne saurait haïr, ne peut vouloir qu’on meure.

Alcmène fait la même réponse à Jupiter qui sollicite le pardon des torts qu’elle lui suppose.

L’emploi de tous ces vers dans d’autres pièces prouve que Molière avait entièrement renoncé à celle-ci, et que le jugement du public lui paraissait juste. Elle ne fut imprimée qu’après sa mort. On a prétendu qu’il l’avait imitée d’un auteur espagnol nommé Cicognini : il nous a été impossible de nous procurer l’ouvrage de cet auteur, dont il n’est fait mention dans aucune biographie.

## Réflexions sur L’École des maris.

$169$ Cette pièce, qu’on peut considérer comme l’un des chefs-d’œuvre de Molière, est une de celles où il a le moins inventé. Térence, dans les Adelphes, avait donné l’idée des deux systèmes d’éducation, et des suites qu’ils peuvent avoir : Bocace, dans une de ses Nouvelles[[3]](#footnote-3), avait parfaitement indiqué les situations du second acte : dans une comédie espagnole intitulée : *La Discreta enamorada*, cette situation était devenue plus théâtrale. Enfin une mauvaise pièce de Dorimon, *La Femme industrieuse*, avait, pour la première fois, offert sur la scène française quelques traces de cette espèce de comique. Mais si Molière n’a pas imaginé ces situations charmantes, quel parti n’en a-t-il pas tiré ! Il a su se les approprier en les disposant d’une manière plus naturelle et plus morale, en donnant à ces situations trop libres une décence dont il n’y avait pas encore d’exemple au théâtre. C’est ce que nous allons montrer par la comparaison entre les originaux qui viennent d’être cités, et la pièce de Molière.

*Les Adelphes* n’ont que peu de rapports avec *L’École des maris*. Déméa possède deux fils : il en a confié un à son frère Micion, célibataire riche : il élève l’autre lui-même. Micion, qui est aussi indulgent qu’Ariste, ne refuse rien à son pupille $170$ et cherche à gagner sa confiance : Déméa, au contraire, exerce la plus grande sévérité sur le fils dont il s’est réserve l’éducation ; et, comme dans la pièce de Molière, ce dernier fait encore plus de folies que son frère. Cette première combinaison est la seule qui appartienne à Térence : du reste, on ne trouve dans la comédie latine aucune situation qui ressemble aux derniers actes de *L’École des maris*. L’exposition du caractère de Micion a pu fournir à Molière l’idée de ses deux premières scènes. C’est Micion qui parle :

« Dès[[4]](#footnote-4) ma première jeunesse, j’ai mené à la ville une vie tranquille et heureuse. Je n’ai point pris de femme, ce que dans le monde on regarde comme un très grand bonheur. Mon frère a fait tout le contraire : il s’est consacré à la culture de ses terres, a vécu laborieusement, avec la plus sévère économie : il s’est marié, et sa femme lui a donné deux fils. J’ai adopté l’aîné ; je l’ai élevé dès sa plus tendre enfance, et je l’ai aimé comme s’il eût été à moi. Je mets en lui mon bonheur ; il est ce que j’ai de plus cher au monde. J’emploie tous mes soins pour qu’il partage mes sentiments. Je lui donne ce qu’il désire, j’ai pour lui beaucoup d’indulgence, $171$ et je ne crois pas nécessaire qu’il n’agisse que par mes ordres. Je l’ai habitué à ne pas cacher ces petites fautes dont les jeunes gens font mystère à leurs pères ; car ceux qui trompent leurs parents doivent avoir une bien plus mauvaise conduite dans la société. Il vaut mieux, je crois, contenir les jeunes gens par la générosité et l’amour-propre que par la crainte. Cette conduite n’est pas celle de mon frère, et lui déplaît beaucoup. Lorsque je le vois, il est toujours de mauvaise humeur : Que faites-vous, me dit-il, Micion ? Pourquoi gâtez-vous ainsi ce jeune homme ? pourquoi a-t-il des maîtresses ? pourquoi aime-t-il les festins ? pourquoi lui fournissez-vous de l’argent pour toutes ces folies ? pourquoi permettez-vous qu’il se mette avec tant d’élégance ? En vérité vous n’entendez rien à l’éducation. Selon moi, c’est lui qui est trop dur : il s’éloigne beaucoup du droit chemin. Celui-là se trompe qui croit obtenir plus par la force que par l’amitié et la douceur. Tels sont mes principes, et j’y soumets $172$ ma conduite. Celui qui fait son devoir dans la crainte du châtiment agit avec circonspection tant qu’il sait qu’on l’observe : s’il peut espérer d’échapper à la surveillance, il revient à son mauvais naturel. Celui au contraire qu’on mène avec douceur fait le bien sans peine et sans contrainte. Il cherche a vous rendre les sentiments que vous avez pour lui. Que vous soyez absent ou présent, il sera toujours le même. C’est le devoir d’un père d’habituer ses enfants à se bien conduire plutôt de leur propre mouvement que par la crainte d’être punis. »

Quel parti Molière n’a-t-il pas tiré de ces principes d’indulgence en les opposant au rigorisme outré de Sganarelle ! La scène de Térence est froide et languissante celle du poète français est pleine de vivacité et de force comique.

Bocace a le premier imaginé la situation d’une femme qui se sert d’un homme dont elle doit craindre la surveillance pour entretenir une correspondance avec son amant, et qui, sous prétexte de se plaindre des importunités de cet amant, l’instruit de tout ce qu’il faut faire pour parvenir jusqu’à elle. Cette situation, comme on le sait, fait tout le comique du second et de la moitié du troisième acte de *L’École de*s *Maris*. $173$ Dans la nouvelle de Bocace, c’est une femme mariée qui emploie son confesseur à cette intrigue. Les modifications que Molière a faites dans cette conception, qui aurait été scandaleuse au théâtre, montrent autant de génie que s’il l’eût inventée. Pour faire sentir tout le mérite de ce grand poète, on a cru nécessaire de traduire toute la partie dramatique de la nouvelle de Bocace : cette suite de scènes forme un ensemble piquant ; elles retracent avec beaucoup de vérité les mœurs du temps ; et le lecteur pourra, en les comparant au second et au troisième acte de *L’École des maris*, juger la manière dont Molière savait imiter.

« Une[[5]](#footnote-5) jeune dame de Florence avait épousé un marchand de soie fort riche, et qu’elle n’aimait pas : quelque temps après elle devint amoureuse d’un gentilhomme. Ne trouvant aucun moyen de lui faire connaître son amour, et craignant l’indiscrétion des personnes qu’elle pourrait lui envoyer, elle prit le parti d’aller se confesser à un bon religieux, ami du gentilhomme ; elle se présenta au confessionnal de ce moine.

Mon père, dit-elle, j’ai besoin d’implorer votre appui et vos conseils dans une affaire très délicate. Je sais que vous connaissez ma famille et mon mari. Il me chérit : je ne forme aucun désir sans qu’il ne s’empresse aussitôt de le satisfaire. Il emploie pour me rendre heureuse les immenses richesses dont il jouit : aussi je l’aime autant qu’on peut aimer. Si je me conduisais autrement, si j’imaginais quelque chose contre son honneur, je serais la plus coupable des femmes ; et les $174$ tourments de l’enfer ne seraient pas trop rigoureux pour punir mon ingratitude.

Un gentilhomme dont j’ignore même le nom, bien fait, se mettant avec élégance, et qui, si je ne me trompe, est fort lié avec vous, ignore probablement mes véritables sentiments, puisqu’il m’obsède depuis quelques jours. Je ne peux paraître à ma porte, à ma fenêtre, ou sortir de la maison, qu’il ne s’offre aussitôt à ma vue ; et je suis même étonnée qu’il ne soit pas en ce moment dans l’église pour m’épier. Cette poursuite obstinée m’afflige beaucoup, parce qu’il arrive souvent que la réputation d’une honnête femme souffre de pareilles démarches sans qu’elle ait aucun tort. J’ai d’abord eu l’idée de lui en faire faire des reproches par mes frères ; mais j’ai réfléchi que, quand les hommes se chargent de ces sortes de missions, ils y mettent de l’aigreur, et qu’une parole insultante peut entraîner de grands maux. Pour éviter ce danger, et pour prévenir toute espèce de scandale, j’ai pris la résolution de m’ouvrir à vous, parce que vous êtes son ami, et que c’est à son ami qu’il appartient de lui donner de bons conseils. Je vous conjure donc, au nom de Dieu, de vouloir bien lui parler, de lui faire les reprochés qu’il mérite, et de l’engager à changer de conduite. Il y a dans cette ville assez de femmes disposées à écouter un amant tel que lui : elles feront leur bonheur d’en être recherchées : quant à moi, son obstination à me poursuivre me donne le plus grand chagrin ; et mon cœur ne rompra jamais les doux nœuds qui l’attachent.

A ces mots, la jeûne dame baissa la tête et fondit en larmes. Le religieux reconnut très bien le gentilhomme qu’elle lui désignait : il l’exhorta à persister dans ses bonnes dispositions, et lui promit de faire ce qu’elle désirait. La $175$ dame, craignant quelque malentendu, lui dit encore : Je vous en conjure, mon père, si ce gentilhomme niait ce que je viens de vous confier, dites-lui hardiment que c’est de moi que vous le tenez, et que je vous ai adressé mes plaintes. Le religieux la congédia en l’invitant à faire quelques aumônes pour le couvent ; elle ne se fit pas prier.

Ce bon moine n’eut rien de plus pressé que d’aller trouver le gentilhomme. Après l’avoir tiré à part, il lui fit quelques reproches. Celui-ci s’étonna d’autant plus, qu’il n’avait jamais remarqué la dame, et qu’il ne lui était arrivé que très rarement de passer devant sa maison ; mais le religieux, ne le laissant pas achever, poursuivit ainsi :

N’ayez pas l’air de vous étonner, et ne perdez pas votre temps à nier une chose dont je suis sûr. Ce n’est point par les voisins que j’ai appris votre conduite : la jeune dame elle-même m’a tout raconté en se plaignant de vous. Ces galanteries ne vous conviennent pas ; elles lui conviennent encore bien moins, car si jamais j’ai vu une femme honnête et vertueuse, c’est celle-là. Je vous prie donc, au nom de votre honneur, et par les égards que vous devez à une personne aussi respectable, de ne pas continuer votre poursuite.

Le gentilhomme, plus fin que le bon religieux, comprit alors sans peine les secrètes intentions de la dame : il feignit de se repentir, et promit de se corriger. Prenant aussitôt un prétexte pour le quitter, il courut dans la rue où elle demeurait, se promena devant sa maison ; et, par les mines qu’elle lui fit, il vit bientôt qu’il ne s’était pas trompé dans ses conjectures. Quelque temps après, la dame, voulant enflammer davantage son amant, retourna à l’église, et se présenta à son confesseur. Le moine lui demanda s’il lui était arrivé quelque chose de nouveau.

$176$ Mon père, répondit-elle, je n’ai rien à vous dire de nouveau, si ce n’est que votre méchant ami dont je me plaignis à vous l’autre jour, persiste dans ses poursuites ; Je crois qu’il est né pour le tourment de ma vie ; bientôt, s’il continue, je n’oserai plus mettre les pieds hors de chez moi. — Comment, s’écria le moine, il n’a pas cessé de vous tourmenter ? — Bien au contraire, reprit la dame ; j’avais eu peut-être trop de scrupule en me plaignant de ce qu’il passait quelquefois devant chez moi : à présent il y passe sans cesse. Mais plût à Dieu qu’il se contentât d’y passer et de me regarder ! Il a été assez hardi et assez insolent pour m’envoyer hier une femme chargée de nie parler pour lui, et de me donner de sa part une bourse et une ceinture, comme si j’avais besoin de ses présents. J’avoue, mon père, que je me suis trouvée si offensée de cette démarche, que, si je n’avais craint de pécher, je me serais livrée à tous les transports de ma colère. Mais je me suis calmée, et je n’ai voulu prendre aucune résolu Lion avant de vous avoir consulté. Mon premier mouvement avait été de rendre la ceinture et la bourse à cette femme ; mais, craignant qu’elle ne les gardât pour elle, en disant que je les a vois reçues, je l’ai rappelée, et j’ai arraché de ses mains ces indignes présents. Je vous prie mon père, de les rendre vous-même à votre ami : dites-lui bien que je n’ai pas besoin de ses largesses : grâce à Dieu et à mon excellent mari, je ne manque de rien. A ces mots, fondant en larmes, elle jeta sur les genoux du moine une jolie bourse et une superbe ceinture. Celui-ci, croyant pieusement tout ce qu’elle lui disait, répondit fort troublé :

Ma fille, je ne suis pas étonné que vous soyez irritée de cette obstination, et je ne vous en fais aucun reproche. Je vois avec plaisir que vous ne voulez rien faire sans mes $177$ conseils. Je me suis trouvé l’autre jour avec mon ami ; je l’ai grondé beaucoup ; et il a bien mal tenu la promesse qu’il m’avait faite. Je compte lui laver si bien les oreilles pour les nouvelles entreprises qu’il vient de tenter, que vous n’aurez plus à vous en plaindre. Au nom de Dieu surtout, ne  vous laissez pas emporter à la colère, et gardez-vous bien d’instruire votre famille de ce qui se passe : cela pourrait avoir des suites funestes. Ne craignez point d’encourir aucun blâme : devant Dieu et devant les Hommes, j’attesterai toujours que vous êtes un modèle de vertu. La dame fit semblant de se remettre, et donna de l’argent au moine pour dire des messes. Il reçut cette offrande avec joie, exhorta la dame à persister dans sa conduite pieuse, lui cita plusieurs exemples, et la congédia avec douceur.

À peine fut-il rentré chez lui, qu’il envoya chercher le gentilhomme, qui, le voyant fort troublé, devina qu’il allait avoir des nouvelles de sa maîtresse, et attendit impatiemment que le moine prît la parole. Le bon homme lui répéta fort irrité ce que venait de lui dire la dame, et lui fit les remontrances les plus fortes. Le gentilhomme, qui ne voyait pas encore où le moine en voulait venir, ne se défendait que faiblement, afin que, si la dame lui avait remis la bourse et la ceinture, il ne balançât pas à les lui donner. Le moine, plus irrité, s’écria : Comment pouvez-vous nier votre faute, scélérat ? Voilà ces présents qu’elle-même m’a rapportés en pleurant. Les reconnaissez-vous ?

Le gentilhomme, feignant d’être confondu : Je les reconnais, dit-il, et j’avoue ma faute : j’ai les plus grands torts ; mais, puisque je connais les dispositions de cette dame, je vous jure que je me corrigerai, et que vous n’entendrez plus il parler de cela.

$178 Ils s’entretinrent longtemps : enfin le moine, après avoir bien endoctriné son ami, lui remit la bourse et la ceinture, et le congédia. Le gentilhomme, flatté delà certitude d’être aimé, ébloui du riche présent qu’il venait de recevoir, alla sur-le-champ près de la maison de la dame, et lui fit voir que sa commission avait été remplie avec exactitude. La dame, de son côté, fut très contente que son entreprise eût  tant de succès.

Elle n’attendait plus qu’une chose, c’est que son mari s’éloignât pour quelques jours de la ville, afin de pouvoir mettre fin à cette aventure. Il arriva que, très peu de temps après, quelques affaires l’appelèrent à Gênes.

A peine l’eut-elle, vu monter à. cheval et partir de grand matin, qu’elle retourna vers le saint moine. — Mon père, lui dit-elle en pleurant, je ne puis plus souffrir l’état où je suis. Mais, comme, je vous l’ai promis l’autre jour, je ne veux rien faire que par vos conseils. Pour vous prouver que mes plaintes et mes gémissements ne sont pas sans motif, je veux vous raconter l’outrage que votre ami, ou plutôt ce monstre digne de l’enfer, m’a fait ce matin. Je ne sais par quel malheur il a appris que mon mari était parti hier pour Gênes : à la pointe du jour il s’est introduit chez moi ; et, après avoir monté sur un arbre, il a paru à ma fenêtre qui donne sur le jardin. Déjà il l’avait ouverte et voulait entrer chez moi, lorsque éveillée en sursaut, j’ai sauté à bas de mon lit. J’étais prête à crier et à appeler du secours ; mais lui, qui n’était pas encore entré, m’a demandé grâce au nom de Dieu, m’a parlé de vous, et s’est fait connaître. Par respect pour vous, j’ai gardé le silence, et demi-nue, j’ai couru à la fenêtre, et je la lui ai fermée au visage. Je crois qu’il s’est retiré aussitôt, car je ne l’ai plus entendu. Maintenant, mon $179$ père, voyez si je dois souffrir une telle insolence : ma patience est à bout, et je crois en avoir eu beaucoup trop.

Le moine, en entendant ce récit, fut quelque temps dans le plus grand trouble : il ne savait que répondre ; seulement il demanda à la dame si elle ne s’était pas trompée, et si ce n’était pas un autre homme. — Dieu soit loué, dit-elle, je le connais parfaitement ; je vous répète que c’était lui : s’il ose vous le nier, gardez-vous de le croire. — Ma fille, reprit tristement le moine, je n’ai rien à vous dire, si ce n’est que cette hardiesse passe toutes les bornes, et que vous avez très bien fait de renvoyer cet insolent. Mais j’ose vous prier de suivre mes conseils comme vous les avez déjà suivis deux fois. Ne vous plaignez point à vos parents, et laissez-moi tenter encore les moyens de réprimer ce diable déchaîné, que j’avais si longtemps pris pour un saint. Si je parviens à le guérir de cette passion furieuse, je serai trop heureux ; si je ne réussis pas, alors vous pourrez faire tout ce que votre vertu vous conseillera : je ne m’y opposerai plus. — Eh bien, dit la dame, je consens encore à vous obéir pour cette fois ; mais faites en sorte qu’il n’y revienne pas : sans quoi je ne m’adresserai plus à vous.

À peine la dame était-elle hors de l’église, que le gentilhomme y arriva. Le moine l’ayant appelé, le tira à part, et lui dit tout ce que son indignation put lui inspirer. Le gentilhomme, habitué aux suites de ces remontrances, s’excusa faiblement, fut très attentif, et s’attacha à faire parler le moine. — Enfin, lui dit-il, pourquoi tout ce bruit ? Ai-je donc crucifié notre Seigneur ? — Voyez ce perfide ! s’écria le moine. Écoutez ce qu’il dit : il parle comme s’il s’était passé un an ou deux depuis ses folies, et que cet espace de temps les eût fait oublier. Avez-vous depuis ce matin perdu le souvenir $180$ venir de l’injure que vous avez faite à quelqu’un ? Où étiez-vous un peu avant le jour ? — Je ne sais où je suis allé, répondit le gentilhomme : vous avez eu bien rapidement cette nouvelle. — Il est vrai, reprit le moine, que je viens de la recevoir. Vous avez cru, parce que le mari de cette jeune dame est absent, qu’elle vous recevrait aussitôt dans ses bras. Voyez cet honnête homme ! il est devenu coureur de nuit ; il a forcé les portes d’un jardin, il est monte sur un arbre. Croyez-vous vaincre la vertu de cette dame en arrivant à elle par le moyen des arbres qui sont sous ses fenêtres ? Rien ne lui déplaît tant au monde que votre conduite ; et cependant vous mettez le comble à vos insolences. Elle vous a déjà plusieurs fois montré son aversion, et vous ne tenez compte ni de ses répugnances, ni de mes reproches. Mais voici ce qui me reste à vous dire : jusqu’à présent, par égard pour mes prières, et non par intérêt pour vous, elle a gardé le silence ; mais elle ne le gardera plus ; et si vous continuez, je l’ai autorisée à faire ce qu’elle croira convenable. Que deviendrez-vous, si elle révèle tout à ses frères ?

Le gentilhomme, ayant parfaitement deviné l’intention de la dame, apaisa le moine, et lui fit les plus belles promesses. La nuit suivante, à l’approche du jour, il pénétra dans le jardin, monta sur l’arbre ; et, ayant trouve la fenêtre ouverte, il entra dans la chambre de la dame, et se félicita d’être enfin parvenu auprès de sa belle maîtresse. La dame, qui l’avait attendu très impatiemment, le reçut avec joie : — Je dois, dit-elle, beaucoup de remerciements à notre bon moine ; il vous a appris les moyens de venir ici. Tous deux rirent de sa simplicité, etc. »

Ce récit est très comique : le dialogue en est aussi vrai que piquant ; les personnages ne disent que ce qui convient à leurs $181$ caractères et à leurs projets ; c’est un des premiers modèles du genre dramatique dans les temps modernes. Mais un tel sujet pouvait-il convenir à un théâtre épuré ? Une femme mariée devait-elle y être offerte dans cette situation ? Ne se dégradait-elle pas en faisant de pareilles avances à un homme dont elle n’était ni aimée, ni même connue ? Lope de Vega, le plus grand poète dramatique de l’Espagne, fut le premier qui, sentant l’excellent fonds de cette nouvelle, chercha les moyens d’en faire une comédie que les honnêtes gens pussent voir sans scandale. Voici les principales conceptions de *La Discreta enamorada*, qui a beaucoup servi à Molière.

Un vieillard a la faiblesse d’aimer une jeune personne : il ignore que son fils la connaît depuis longtemps, lui a fait la cour, et que ses hommages ont été accueillis. La fortune du vieillard tente les parents de la demoiselle, qui la forcent de consentir à l’épouser. Les deux amants sont au désespoir mais la jeune personne, qui a beaucoup d’esprit, feint de céder, se borne à demander un délai d’un mois, et se flatte, non sans beaucoup d’apparence, qu’elle fera de son vieil amant tout ce qu’elle voudra. Le jeune homme, qui ne connaît pas les desseins secrets de sa maîtresse, voyant qu’elle va épouser son père, n’ose plus la voir ni lui parler ; ce n’est pas ce que veut la jeune personne.

Elle aborde le Vieillard en pleurant, lui avoue que son fils est amoureux d’elle, lui dit que, devant être bientôt sa belle-mère, elle a cette passion en horreur, et désire qu’il mette fin à ses importunités. La commission est faite avec beaucoup d’exactitude : grandes remontrances du père, confusion apparente du fils, qui devine facilement les intentions secrètes de sa maîtresse. D’après les indications que lui donne son père, il continue ses relations amoureuses. Le vieillard, averti $182$ de nouveau, lui fait les plus sanglants reproches, et le force à venir faire ses excuses à sa belle-mère future, il s’y rend avec joie, mais feignant d’y être contraint

En présence de son père, il se jette aux genoux de sa maîtresse, qui lui donne sa main à baiser. Le jeune homme, animé par cette faveur, lui demande tout bas s’il ne pourrait trouver les moyens de l’embrasser ; la demoiselle, toujours aussi adroite que hardie, lui répond que la chose sera facile, et que le vieillard en est réduit à tout voir sans rien croire. Elle feint de tomber, son amant vole à son secours, et obtient sans peine, sous les yeux de son rival, le baiser qu’il avait désiré. Après une intrigue assez embrouillée, le vieillard découvre tout, et permet le mariage de son fils.

Cette pièce où l’on trouve le germe du second acte de *L’École des maris*, et principalement de la scène charmante qui le termine, manque de décence dans les détails : l’intrigue est obscure et compliquée, et le comique n’est pas assez fort. Au commencement de l’année où Molière donna *L’École des maris*, il parut une mauvaise comédie intitulée : *La Femme industrieuse*, où l’auteur semblait avoir abandonné les conceptions heureuses de Lope de Vega pour retomber dans l’indécence de Bocace. On n’en parlerait point, s’il n’était pas probable que Molière y a puisé une intention comique.

Une femme mariée, devenue amoureuse, d’un écolier dont elle n’est pas même connue, s’adresse au précepteur de ce jeune homme, et se plaint qu’il est venu lui parler d’amour sous ses fenêtres. L’écolier, d’abord étonné, mais soupçonnant les intentions de la dame, vole à sa maison. Un ami du mari l’empêche d’entrer : ils ont une scène dans laquelle le jeune homme, présumant que la dame peut l’entendre, parle de manière à lui faire croire qu’il l’aime. Cette dame, enchantée $183$ de son succès se sert du même moyen que l’héroïne de Bocace, accuse l’écolier d’avoir voulu pénétrer dans sa chambre, et lui en fait ainsi connaître les moyens. Le rendez-vous a lieu ; mais le mari surprend les amants ; et la dame, qui ne perd point la tête, lui fait croire que c’est un revenant.

La seule idée que Molière a pu puiser dans cette farce, est celle de l’entretien à double sens de Valère et d’Isabelle, qui n’y est que bien faiblement indiqué.

Maintenant, après avoir examiné toutes ces sources, on peut se faire une idée du génie de Molière par le parti qu’il en a tiré.

L’intervention d’un personnage indifférent, comme dans Bocace et dans Dorimon, ne pouvait lui convenir ; d’un autre côté, un père dupé et bafoué par son fils, comme dans Lope de Vega, lui paraissait peu susceptible de comique ; cette conception ne pouvait entrer que dans le sujet de *L’Avare*. Il fallait donc un caractère comme celui de Sganarelle, un tuteur cherchant à profiter injustement d’un testament pour épouser une jeune fille dont il est détesté. Ce personnage pouvait être tourné en ridicule sans blesser les bienséances.

Mais un trait de génie qu’on ne saurait trop admirer, est d’avoir joint à ce sujet la belle conception des *Adelphes*. Quel contraste entre les deux frères ! quels beaux développements ! quelle science profonde du cœur humain !

Les détails ne sont pas moins admirables. Le personnage d’Ariste est le modèle de ces caractères sages et modérés que Molière mit souvent en opposition avec les rôles passionnés, et dont la philosophie se renferme en ces mots : *Ne quid nimis.* Ce fut pour la première fois qu’il développa cette philosophie qui était la sienne.

Isabelle est très décente, quoique sa conduite ne soit rien moins que régulière. Elle s’excuse plusieurs fois sur l’extrémité $184$ qui la force à franchir les bornes de la réserve prescrite à son sexe ; elle ne se décide à faire des avances à Valère que parce qu’elle sera obligée d’épouser Sganarelle dans six jours. Toute l’adresse et tout l’esprit que la captivité et la contrainte peuvent donner à une jeune fille surdéveloppent dans ce rôle. La scène où elle remet à son tuteur le paquet cacheté est surtout admirable ; la pudeur qu’elle affecte, l’observation qu’elle fait à. Sganarelle pour l’empêcher d’ouvrir ce paquet, sont dans son caractère et dans sa situation : rien n’est plus théâtral.

Léonor forme un excellent contraste avec Isabelle : elle se livre aux plaisirs de son âge, mais sa conduite est irréprochable : autant sa sœur a d’horreur pour Sganarelle, autant elle chérit un tuteur qui l’a élevée avec douceur et indulgence, et qui n’est ennemi ni d’une parure décente, ni des distractions honnêtes qu’une jeune personne peut se permettre : c’était l’unique situation au théâtre où l’on pût se permettre de présenter une fille de cet âge recevant les soins d’un vieillard, et l’aimant sincèrement.

Ergaste, dont le rôle est court, mais très comique, présente un valet de ce siècle, qui, confident des amours de son maître, lui donne des conseils et le sert dans son intrigue. Lisette est peut-être un peu libre ; mais telles étaient les soubrettes prises dans la classe du peuple : la décence était plus dans leur conduite que dans leurs paroles.

Enfin le dénouement de ce chef-d’œuvre est un des meilleurs qui existent dans la comédie : il n’exige point d’explication, n’entraîne point de longueurs : la présence seule de Léonor et d’Isabelle suffit pour montrer à Sganarelle qu’il est trompé. *Le Prince jaloux* avait répandu quelques nuages sur la réputation naissante de Molière ; *L’École des Maris* les dissipa ; et ce grand homme reprit dans l’opinion la place qu’il méritait.

## Réflexions sur *Les Fâcheux*.

$246$ On peut regarder cette pièce comme un tour de force : l’auteur fut averti trop tard par M. Fouquet, qui, dans la fête célèbre qu’il donna à Louis xiv, n’eut pas d’abord le projet de faire entrer un spectacle dramatique. Cette comédie, comme le dit Molière, *fut conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours*. Si l’on considère combien de portraits elle renferme, si l’on réfléchit qu’elle est écrite en vers, on se fera une idée de l’étonnante facilité de l’auteur.

La première conception des *Fâcheux*, est puisée dans la neuvième satire d’Horace et dans la huitième de Regnier, qui, quoiqu’elle ne soit qu’une imitation de la pièce latine, présente des développements nouveaux dont Molière a profité. Le récit que fait Eraste dans la première scène embrasse presque tout le plan de la satire d’Horace.

« Je[[6]](#footnote-6) passais, dit Horace, dans la voie Sacrée, rêvant, selon ma coutume, à des bagatelles dont j’étais tout occupé. Un certain personnage, que je connais à peine, m’aborde, et me prenant la main : Comment vous portez-vous, mon cher ? me dit-il. — Très bien, prêt à vous servir. Voyant qu’il me $247$ suivait : Que voulez-vous ? lui dis-je. — Je veux cultiver votre connaissance : je ne suis pas étranger aux lettrés. — Tant mieux, j’en ai plus de considération pour vous ; et je cherche à m’esquiver. Tantôt je presse le pas tantôt je le ralentis ; quelquefois je dis un mot à mon valet : la sueur inonde mes membres… Le bourreau m’accable de son bavardage : il loue la ville et la campagne de Rome. Comme je ne lui réponds pas un mot : Je vois bien, dit-il, que vous voulez m’échapper ; mais cela lie vous sera pas facile : je ne vous quitte pus, et je vous suivrai partout où vous irez. — Épargnez-vous cette peine : je vais chez un de mes amis qui ne vous est pas connu : il demeure fort loin d’ici, au-delà du Tibre, près des jardins de César. — Je n’ai rien à faire, réplique le traître ; je marche bien, et je vous suivrai, etc. »

Ce Fâcheux tourmente encore Horace : il a un procès ; mais, au lieu d’aller s’en occuper, il aime mieux continuer ses importunités. Enfin, par bonheur, il rencontre sa partie adverse $248$ qui l’arrête en criant ; et le poète profite de la dispute pour s’échapper.

Molière délivre Éraste d’une manière qui se rapproche beaucoup de celle-ci : du reste, la peinture d’un Fâcheux qui accable en plein théâtre un honnête homme de ses importunités, et qui lui fait partager le ridicule dont il se couvre, est d’une force comique qu’on ne trouve pas au même degré dans le badinage élégant d’Horace.

Regnier, en suivant l’idée du poète latin, y a joint un épisode qui paraît avoir fourni à Molière le nœud de sa pièce. Il suppose qu’un Fâcheux le suit jusque chez sa maîtresse, étale toute sa fatuité dans cette maison, et ne lui laisse pas un moment pour parler de son amour ;

Ce fanfaron chez elle eut de moi connaissance ;

Et ne fut de parler jamais en ma puissance,

Lui voyant ce jour-là son chapeau de velours,

Rire d’un fâcheux conte, et faire un sot discours ;

Bien qu’il m’eut à l’abord doucement fait entendre

Qu’il était mon valet à vendre et à despendre ;

Et, détournant les yeux : Belle, à ce que j’entends,

Comment ! Vous gouvernez les beaux esprits du temps !

Et, faisant le doucet de parole et de geste,

Il se met sur un lit, lui disant : Je proteste

Que je me meurs d’amour quand je suis près de vous ;

Je vous aime si fort, que j’en suis tout jaloux.

Puis, rechargeant de note, il montre sa rotonde :

Cet ouvrage est-il beau ? Que vous semble du monde ?

L’homme que vous savez m’a dit qu’il n’aime rien.

Madame, à votre avis, cejourd’hui suis-je bien ?

Suis-je pas bien chausse ? Ma jambe est-elle belle ?

Voyez ce taffetas, la mode en est nouvelle ;

C’est œuvre de la Chine. À propos, on m’a dict

Que contre les clinquants le roi fait un édict.

$249$ Sur le coude il se met, trois boutons se délace.

Madame, baisez-moi : n’ai-je pas bonne grâce ?

Que vous êtes fâcheuse ? À la fin on verra,

Rosette, le premier qui s’en repentira.

Riccoboni prétend mal à propos que l’idée des *Fâcheux* fut donnée à Molière par une farce italienne, intitulée : *Gli interrompimenti di Pantalone*, dont voici le sujet. Le vieux Pantalon est amoureux d’une jeune fille qu’il tourmente sans cesse. Un valet de cette fille, dans le dessein de la débarrasser des poursuites du vieillard, imagine de faire venir successivement plusieurs personnages qui, sous différents prétextes, entretiennent Pantalon, et lui font manquer le rendez-vous que la jeune personne avait été obligée de lui accorder. On voit que Pantalon n’a aucun rapport avec Eraste : d’ailleurs, les Fâcheux qui importunent ce vieillard ridicule ne sont que de misérables farceurs, tandis que Molière a profité de l’occasion pour mettre en scène des caractères extrêmement variés.

Il paraît que l’auteur, en traçant deux de ces caractères, s’est rappelé une des plus jolies nouvelles de Cervantes. *Le Dialogue des deux chiens* est celle où l’auteur espagnol a le mieux peint les mœurs de son temps, et relevé les travers de toutes les classes de la société. On voyait déjà au commencement du dix-septième siècle de grands seigneurs s’occuper d’arts frivoles, et s’en glorifier plus que s’ils avaient fait des actions dignes de leur rang. Cervantes les attaque avec beaucoup de raison et de finesse. Un des interlocuteurs, après avoir parlé de la fable de *L’Âne et du petit Chien*, continue ainsi :

« Il[[7]](#footnote-7) me semble que cette fable nous donne à entendre que $250$ les grâces elles gentillesses qui conviennent aux uns seraient déplacées dans d’autres. Le baladin peut dire des folies, l’histrion déclamer et gesticuler, le charlatan amuser le peuple en contrefaisant le chant des oiseaux ou les cris des animaux. : tout cela convient à des hommes du peuple ; mais qu’un gentilhomme, un grave magistrat s’exerce à ces tours d’adresse, plus il excellera, plus il sera méprisé. Plut à Dieu que tous ceux que je viens de désigner pussent m’entendre ! Je ne sais quel instinct naturel me fait trouver ridicule qu’un un gentilhomme se pique d’être un excellent escamoteur, et qu’il se glorifie de n’avoir pas son pareil pour la danse. »

Le gentilhomme qui interrompt Éraste pour lui chanter une *courante* de sa composition, dont la tête n’est remplie que de semblables bagatelles, paraît claqué sur les personnages attaqués par l’auteur espagnol.

L’homme à projets qui veut convertir toutes les côtes de France en ports de mer, parce que les ports enrichissent un État, a des rapports marqués avec un personnage de Cervantès, qui a aussi la manie des projets. Tous deux annoncent qu’ils ne sont pas des charlatans, et qu’ils s’occupent de choses $251$ sérieuses et importantes : l’homme à projets de Molière commence ainsi :

Je ne me repais point de visions frivoles,

Et je vous porte ici de solides paroles.

Celui de Cervantes n’a pas moins bonne opinion de lui-même : son projet est au moins aussi comique que les spéculations d’Ormin : il faut considérer que ce grand économiste est à l’hôpital :

« Pour[[8]](#footnote-8) moi, dit-il, je n’aime point les travaux qui ne nourrissent pas leurs maîtres. Je m’occupe, messieurs, d’économie politique, et j’ai soumis en différents temps à sa majesté plusieurs projets utiles pour elle, sans qu’ils fussent nuisibles au peuple. J’ai dans ce moment un mémoire par lequel je la supplie de faire examiner un de mes projets qui me semble propre à acquitter en peu de temps toutes les dettes de l’État : mais le sort de mes autres mémoires ne me fait pas beaucoup espérer pour celui-là. Cependant, afin que vos seigneuries ne me regardent pas comme un insensé, je veux le leur soumettre. Il consiste à proposer que tous les sujets de sa majesté, depuis l’âge de quatorze ans jusqu’à soixante, $252$ soient obligés de jeûner une fois.par mois au pain et à l’eau, et que ce qu’ils dépenseraient en vin, en viande, en poisson, en œufs ou en légumes, soit versé dans les, caisses royales, avec serment de n’en rien retrancher. Par cet impôt d’une espèce nouvelle, l’État au bout de vingt ans serait déchargé de toutes ses dettes. En voici la preuve que j’ai acquise par mes calculs : Il y a en Espagne plus de trois millions de personnes qui ont l’âge requis ; je ne compte pas les vieillards, les enfants et les malades. La dépense d’un jour ne peut être évaluée à moins d’un réal et demi : ce serait ce donc plus de trois millions de réaux qui entreraient chaque mois dans les coffres du roi. Les Espagnols, ainsi imposés, gagneraient plus qu’ils ne perdraient : ils auraient le double avantage de plaire à Dieu et de servir le roi : tel d’entre eux obtiendrait son salut par cette pénitence. Voilà mon projet ; il ne présente aucun des inconvénients des autres contributions. Cet impôt pourrait se lever dans les paroisses, sans qu’on eût besoin de cette armée de collecteurs et de commis qui ruinent l’Etat. »

$253$ Cette idée de faire jeûner toute l’Espagne est aussi singulière et aussi comique que celle des ports de mer : mais ce qui rend la scène de Molière plus piquante, c’est que cet Ormin, qui ne parle que de millions, et qui veut faire la fortune d’Éraste, finit par lui emprunter deux pistoles.

Molière, dans cette pièce, combattit d’autres travers plus importants. On a vu, dans le Discours préliminaire, qu’il eut la noble hardiesse de s’élever contre la manie des duels, alors très répandue, malgré les édits les plus sévères.

Aux premières représentations, la scène du chasseur n’existait pas. Louis xiv, ayant fait jouer la pièce à Versailles, parla de ce ridicule à l’auteur, et lui donna pour modèle son grand-veneur, M. de Soyecour, qui portait le goût de la chasse jusqu’à la folie. Si l’on en croit madame de Sévigné, cet officier avait peu d’esprit : sa manie l’absorbait entièrement, et la cour se moquait de lui. M. de Vivonne, général des galères, plein de cet *esprit des Mortemarts*p qui avait alors tant de succès[[9]](#footnote-9), s’amusait souvent à le déconcerter. Un jour Soyecour, assez sujet aux distractions, lui demanda : *Quand le roi ira-t-il à la chasse ?* Vivonne, étonné qu’un grand-veneur fît cette question, lui répondit : *Quand les galères partiront-elles ?*

La scène d’Orante et de Climène rappelle les questions frivoles qu’on agitait à l’hôtel de Rambouillet, et qui donnaient lieu à des discussions très longues. Un amant jaloux aime-t-il mieux que celui qui s’abandonne à la fidélité de sa maîtresse ? Cette question est approfondie devant Eraste, qui brûle d’aller à un rendez-vous ; et son impatience rend encore plus comique $254$ la subtilité et la fausse délicatesse des précieuses. Malgré son humeur, il tranche très bien la question :

Le jaloux aime plus, et l’autre aime bien mieux.

Cette décision est digne de Molière, et très conforme à son caractère.

Le dénouement des *Fâcheux* a été critique de nos jours : mais on n’a pas remarqué qu’il est conforme aux mœurs du temps. A cette époque, on se faisait accompagner aux rendez-vous par des hommes armés ; on était toujours prêt à mettre l’épée à la main ; et les aventures du genre de celle d’Éraste et de Damis n’étaient pas rares. Notre police, plus régulière aujourd’hui, ne doit pas nous faire trouver des défauts dans une comédie ancienne.

## Réflexions sur L’École des femmes.

$367$ *L’École des Femmes* comme *L’École des Maris*, puisée dans un grand nombre de sources ; et Molière, avec le même génie, s’est approprié ces différentes conceptions. Cervantes, dans sa nouvelle du *Jaloux*, Scarron, dans celle de *La Précaution inutile*, l’auteur d’un mauvais roman intitulé, *Les Nuits mauvaises de Straparolle*, avaient offert les principales situations de cette comédie.

Cervantes est le premier qui ait peint la singulière folie d’un homme âgé, plein d’expérience, qui veut prendre pour femme une jeune personne simple, et qui croit pouvoir s’assurer d’elle en l’enfermant.

Philippe de Carrizales, après s’être ruiné avec les femmes, part pour l’Amérique, où il s’enrichit. De retour en Espagne, à plus de soixante ans, il devient amoureux d’une jeune fille qui a toujours vécu dans la retraite, et dont les parents sont pauvres. « Elle est charmante (dit-il au moment où il la voit pour la première fois.) Les dehors de la maison qu’elle habite n’annoncent pas qu’elle soit riche : c’est un enfant. Son inexpérience suffit pour prévenir mes soupçons. Je l’épouserai, je l’enfermerai, je ne la perdrai pas un moment de vue : ainsi elle n’aura d’autre genre de vie que celui que je $368$ voudrai. Je ne suis pas si vieux que je ne puisse encore avoir des héritiers. Qu’elle ait une dot ou non, peu m’importe ; le ciel m’a donné assez de bien pour nous deux. Les riches doivent plutôt consulter leur goût que toute autre chose, quand ils veulent se marier. C’est cela qui fait le charme de la vie, tandis que ceux qui ne se marient que par intérêt sont toujours malheureux. Allons, le sort en est jeté : voilà la femme que le ciel me destinait.[[10]](#footnote-10) »

Il est curieux devoir dans l’auteur espagnol les précautions de Carrizales : elles sont encore plus minutieuses que celles d’Arnolphe. Il ne veut pas qu’un tailleur prenne la mesure de l’habit de noces de sa maîtresse : une jeune fille de la même taille est choisie pour la suppléer. Quand il a la jeune personne en son pouvoir, c’est bien autre chose : il fait élever les murs des terrasses de manière que dans l’intérieur on ne puisse plus voir que le ciel : toutes les fenêtres extérieures sont murées ; et la règle d’un couvent est établie dans cette maison. Six femmes sont préposées à la garde de Léonor ; et Carrizales, comme Arnolphe, fait un long discours sur les devoirs du mariage. Mais ces précautions ne suffisent pas pour le rassurer.

$369$ « Il[[11]](#footnote-11) ne voulait pas, dit Cervantès, qu’il se trouvât dans sa maison des animaux mâles. Jamais chat n’y poursuivait des souris ; jamais on n’y entendait les aboiements d’un chien : tout était du genre féminin. Carrizales veillait jour et nuit sur son trésor : sans cesse il faisait sentinelle chez lui, et ne parlait à ses amis que dans la rue. Les tapisseries et les tableaux qui orn ient ses appartements ne représentaient que des femmes, des fleurs et des bois. On respirait dans cette maison une odeur de chasteté. Pendant les longues soirées d’hiver, quand, autour du feu, les esclaves racontaient des histoires et des contes, comme le vieillard était présent, on ne parlait jamais d’amour. »

Il est aisé de présumer que les précautions de Carrizaïes ne lui réussissent pas mieux que celles d’Arnolphe. L’ignorance de Léonor ne l’empêche pas de devenir très éclairée et très adroite quand il s’agit d’une intrigue amoureuse.

Il paraît que cette nouvelle, l’une des plus agréables de celles de Cervantes, fournit à Scarron l’idée de *La Précaution inutile*; selon sa coutume, cet auteur, poussant trop loin le comique, tomba dans l’invraisemblance et dans $370$ l’exagération. Cependant Molière à pris dans cette Nouvelle plusieurs traits essentiels de sa comédie.

Dans *La Précaution inutile*, don Pèdre ayant été trompé par un grand nombre de femmes d’esprit, en prend une qui en est entièrement dépourvue. Il choisit les valets les plus sots et les servantes les plus innocentes. Lorsque les deux époux sont seuls ; don Pèdre se met gravement dans un fauteuil, fait tenir sa femme debout, et lui parle ainsi : « Vous êtes ma femme, dont j’espère que j’aurai sujet de louer Dieu tant que nous vivrons ensemble. Mettez-vous bien dans l’esprit ce que je m’en vais vous dire, et l’observez exactement tant que vous existerez, de peur d’offenser Dieu et de me déplaire. A toutes ces paroles, poursuit Scarron, l’innocente Laure faisait de grandes révérences à propos ou non, et regardait son mari entre deux yeux aussi timidement qu’un écolier nouveau fait à un pédant impérieux. Savez-vous, continua don Pèdre, la vie que doivent mener les personnes mariées ? Je ne le sais pas, lui répondit Laure, faisant une révérence plus basse que toutes les autres ; mais apprenez-le-moi, et je le retiendrai comme *Ave, Maria* ; *et* puis autre révérence. Don Pèdre était le plus satisfait des hommes de trouver encore plus de simplicité en sa femme qu’il n’eût osé en espérer. »

Molière a développé cette excellente scène dans le commencement du troisième acte de *L’École des femmes*. Scarron cependant ne reste pas longtemps dans la bonne route : son principal personnage a l’idée singulière d’exiger que pendant la nuit sa femme soit armée de pied en cap, et veille comme une sentinelle devant le lit nuptial : il lui persuade que c’est le devoir des femmes. Laure s’y soumet. Son mari entreprend un voyage, et les premiers jours elle fait exactement les factions. $371$ Un jeune homme la remarque à sa fenêtre ; il est séduit par sa beauté ; et bientôt une vieille entremetteuse se mêle de cette affaire.

Elle aborde Laure sous le prétexte de lui vendre des rubans la recommande à Dieu, la loue de sa beauté, et lui parle du beau gentilhomme qui désire de la servir.[[12]](#footnote-12) « Je lui suis fort obligée, répond l’innocente, et j’aurai son service fort agréable. » La vieille cherche à lui faire comprendre quelle espèce de service on. veut lui rendre, et Laure accorde un rendez-vous pour la nuit suivante. « La vieille damnée, poursuit Scarron, prit ses mains, et les lui baisa cent fois, lui disant qu’elle allait redonner la vie à ce pauvre gentilhomme qu’elle avait laissé demi-mort. Et pourquoi ? s’écria Laure tout effrayée. C’est vous qui l’ayez tué, dit alors la vieille. Laure devint pâle comme si on l’eût convaincue d’un meurtre, et elle allait protester de son innocence, si la méchante femme, qui ne jugea pas à propos d’éprouver davantage son innocence, ne se fût séparée d’elle, lui jetant les bras au cou, et l’assurant que le malade n’en mourrait pas. » Lorsque le mari revient, il a une explication avec Laure ; et cette scène est indécente sans être comique.

Molière s’est emparé de cette scène de la vieille ; il en a mis très adroitement le récit dans la bouche d’Agnès.

$372$ Le même Dorimon, qui avait traité me sujet de *L’École des Maris*, traita aussi celui de *L’École des femmes* avant Molière. Il est étonnant qu’avec assez de goût pour choisir aussi bien, cet auteur ne fit que de mauvaises pièces. Il se traîne péniblement sur les pas de Scarron, et supposé, comme lui, que l’époux exige de sa femme qu’elle soit armée pendant la nuit. Dans l’absence de cet époux, un jeune homme donne à, la dame les lumières qui lui manquent ; et l’explication qui a lieu ensuite est un des meilleurs morceaux de la pièce. Cloris répond à son mari, qui la trouve la nuit sans armes :

Cet étranger courtois, civil et plein de charmes,

Me les a fait quitter, et m’a dit, ébahis,

Que l’on n’exerçait point ces lois en son pays,

Que les femmes avaient après le mariage

Des armes à la main qui faisaient moins d’outrage.

Qu’elles avaient des lois plus douces qu’en ces lieux.

Aussitôt mon esprit s’est montré curieux :

J’ai brûlé du désir de les pouvoir apprendre ;

Et lui-même a voulu me les faire comprendre.

La première idée des scènes charmantes d’Horace et d’Arnolphe se trouve dans un roman aujourd’hui inconnu, *Les Nuits fameuses du seigneur Straparolle.* Dans cette histoire bouffonne, un amant, ignorant qu’un de ses amis est son rival, vient tous les jours lui faire confidence des faveurs qu’il obtient de sa maîtresse. Mais ce roman, qui n’offre que cette idée heureuse, n’a qu’un comique plus forcé et plus trivial que celui de Scarron.

Voilà les principales sources dans lesquelles Molière a puisé les différentes situations de *L’École des femmes*. Mais quel ensemble n’a-t-il pas su donner à ces combinaisons vagues $373$ et sans intérêt, si l’on en excepte celles de Cervantes ! Peut-être y a-t-il autant de mérite à tirer ainsi parti de matériaux informes qu’à créer des sujets. Molière, lorsqu’il n’inventait pas, donnait aux objets une nouvelle couleur et une nouvelle forme : ce qu’il prenait semblait ne plus appartenir aux auteurs qu’il avait mis à contribution.

Il s’imposa dans cette pièce la même loi que dans *L’École des Maris*; ce fut de ne pas faire jouer le principal rôle à une femme mariée. Agnès inspire de la compassion et de l’intérêt ; elle a du bon sens et de l’esprit naturel ; son ignorance seule, qui ne doit être imputée qu’à Arnolphe, l’a empêchée de faire usage de ces heureuses dispositions : elle n’a d’autre but que de se marier à l’homme qu’elle aime. Quelle différence entre cette jeune personne et les femmes qui figurent dans Cervantes, Scarron et Dorimon ! Une femme mariée qui manque à son devoir cesse au théâtre d’intéresser, quels que soient ses motifs de plainte contre son époux.

Le rôle d’Arnolphe était absolument neuf : sa passion est naturelle et pleine d’impétuosité. Cette chaleur ajoute à l’effet du rôle. Il a tous les mouvements d’un caractère tragique ; et, par une combinaison qui ne pouvait appartenir qu’à un homme de génie, ce personnage fait rire par les mêmes sentiments qui attendriraient dans une tragédie. Qu’on se représente en effet un homme qui a tout sacrifié pour une orpheline, qui l’a tirée d’un état malheureux afin de l’élever jusqu’à lui, et qui n’est payé de ses bienfaits que par une trahison. Sans doute ce personnage touchera : c’est cependant celui d’Arnolphe, contre lequel tout le monde se déclare dans la comédie. Il est à remarquer aussi que Molière a mis dans ce caractère toute l’adresse et toute la prévoyance qu’on pouvait désirer : ce n’est point un tuteur de comédie ; il connaît mieux qu’Horace $374$ le monde et les femmes ; et cependant il est toujours dupé : voilà le vrai comique.

Molière a imité quelques détails de Térence, de Rabelais et de Brantôme les derniers étaient ses auteurs favoris.

Arnolphe, pressé par Chrysalde sur sa folie, ne peut que lui dire :

A ce bel argument, à ce discours profond.

Ce que Pantagruel à Panurge répond :

Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte ;

Prêchez, patrocinez jusqu’à la Pentecôte,

Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,

Que vous ne m’aurez rien persuadé du tout.

Panurge soutient que dans un État il est très bon qu’il y ait des débiteurs et des créanciers. « J’entends, répond Pantagruel, et me semblez bon topicqueur, et affecté à votre cause : mais prêchez et patrocinez d’ici à la Pentecôte ; et enfin vous serez ébahi comment rien ne m’aurez persuadé.[[13]](#footnote-13) »

Alain explique à Georgette ce que c’est que la jalousie :

Dis-moi, n’est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,

Que, si quelque affamé venait pour en manger, etc.

C’est une plaisanterie de Rabelais. Pantagruel, ayant consulté sur son mariage, poursuit ainsi : « Ce sort dénote que ma femme sera preude, pudicque et loyale, non mie armée, rebousse, n’écervelée et extraite de cervelle comme Pallas, et ne me sera corrival ce beau Jupin, et jà ne saulcera son pain en ma soupe quand ensemble serions à table.[[14]](#footnote-14) »

L’idée du long sermon d’Arnolphe paraît, comme on l’a $375$ vu, être prise dans Scarron : peut-être aussi Molière l’a-t-il puisée dans Rabelais.

« Sur ses vieux ans, dit cet auteur, Hanscarvel épousa la fille du bailli Concordant, jeune, belle et fresque. Donc advint, en succession de quelques hebdomades, qu’en devint jaloux comme un tigre, et entra en soupçon qu’elle ne lui était pas fidèle.[[15]](#footnote-15) Pour à laquelle chose obvier, lui faisait tout plein de beaux contes louchant les désolations advenues par adultère, lui lisait souvent les légendes des preudes femmes, la preschoit de pudicité, lui fit un livre de louanges de fidélité conjugale, détestant fort et ferme les ribaudes mariées, etc.[[16]](#footnote-16) »

Chrysalde, pour consoler Arnolphe, lui peint des prudes qui font le désespoir de leurs maris.

                                           De ces femmes de bien

Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,

Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,

Qui, pour un petit tort qu’elles ne vous font pas,

Prennent droit de traiter les gens du haut en bas.

Cette peinture est puisée dans Brantôme : « A aulcuns j’ai ouï dire que quelquefois pour les maris, il n’est si besoin aussi qu’ils aient leurs femmes si chastes ; car elles en sont si glorieuses, je dis celles qui ont ce don si rare, que quasi vous diriez qu’elles veulent dominer, non leurs maris seulement, mais le ciel et les astres : voire qu’il leur semble, par telle orgueilleuse chasteté que Dieu leur doive du retour.[[17]](#footnote-17) »

$376$ Molière a encore employé cette idée dans Amphitryon : Mercure dit à la prude Cléanthis :

Ne sois pas si femme de bien,

Et me romps un peu moins la tête.

Chrysalde, pour pousser Arnolphe à bout, et pour se moquer de lui, soutient une opinion singulière :

Encore un coup, compère, apprenez qu’en effet

Le cocuage n’est que ce que l’on le fait ;

Qu’on peut le souhaiter pour de certaines causes,

Et qu’il a ses plaisirs comme les autres choses.

Rabelais et Brantôme s’étaient permis cette plaisanterie hasardée, mais qui devient très dramatique dans la situation d’Arnolphe et de Chrysalde. « Il n’est pas, dit Rabelais, coquu qui veut. Si tu es coquu, *ergo* ta femme sera belle ; *ergo* tu seras bien traité d’elle ; *ergo* tu auras des amis beaucoup ; *ergo* tu seras sauvé.[[18]](#footnote-18) » Brantôme développe cette pensée : « Quand une femme, dit-il, est un peu galante, elle se rend plus aisée, plus subjecte, plus docile, craintive, et de plus douce et agréable humeur, plus humble et plus prompte à faire tout ce que le mari veult, et lui condescend en tout, comme j’en ai vu plusieurs telles qui n’osent gronder, ni crier, ni faire des acariâtres, de peur que leurs maris ne les menacent de leurs fautes. Bref, elles font ce que leurs maris veulent.[[19]](#footnote-19) »

Chrysalde dit à Arnolphe :

Mais, comme c’est le sort qui nous donne une femme,

Je dis que l’on doit faire ainsi qu’au jeu de dés, etc.

$377$ C’est une imitation de Térence dans *Les Adelphes. [[20]](#footnote-20)*« Dans la vie, dit Micion, il faut se conduire comme au jeu de dés : si le point qui vous était nécessaire ne tombe pas, il faut par votre adresse corriger celui que le sort vous a envoyé. »

Arnolphe, dans son désespoir, imagine un singulier moyen de se calmer :

Un certain Grec disait à l’empereur Auguste, etc.

Ce trait comique est tiré d’une vieille comédie italienne de Pino di Cagli, intitulée : *Gli Ingiusti Sdegni*. « J’ai déjà (dit un des personnages) répété une fois l’alphabet grec pour apaiser ma colère.[[21]](#footnote-21) »

Jean Bouchet, vieux poète français, avait exprimé l’impatience d’une jeune fiancée de la manière suivante :

Et m’est avis, quand j’ois quelque cheval

Qui marche fier, qui fait les sauts et rue,

Que c’est le vôtre ; alors je sors en rue,

Hâtivement, cuidant que ce soit vous.[[22]](#footnote-22)

Molière a tiré de cette idée naïve une excellente plaisanterie : Georgette, en parlant d’Agnès, dit à Arnolphe :

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ;

Et nous n’oyions jamais passer devant chez nous

Cheval, âne ou mulet qu’elle ne prît.pour vous.

C’était ainsi qu’il s’appropriait les idées des anciens auteurs.

$378$ Les critiques contemporains, et même ceux de nos jours, ont blâmé le dénouement de *L’École des femmes*. Il est vrai qu’il est inférieur à celui de *L’École des Maris*, l’un des meilleurs qui existent au théâtre. Mais, avant de juger si sévèrement un des chefs-d’œuvre de Molière, il faudrait peut-être réfléchit un peu sur la nature du poème comique, et sur ce qui le distingue du drame et de la tragédie. Dans ces deux derniers genres, l’intérêt doit dominer : il faut que de scène en scène, d’acte en acte, cet intérêt augmente, et qu’avec vraisemblance on arrive à une catastrophe qui déchire le cœur ou calme ses agitations. L’objet de la comédie n’est pas le même : elle.se borne à peindre les ridicules et les travers, à faire rire aux dépens de ceux qui en ont ; et les préparations nécessaires pour amener un dénouement savamment combiné étoufferaient souvent le comique, et nuiraient aux développements où les mœurs sont retracées. C’est pourquoi Molière n’a généralement admis que des intrigues très simples, et s’est peu inquiété de ses dénouements, quand il a eu la certitude de remplir son véritable objet. Le dénouement de *L’École des Maris* était indiqué par la fable : au lieu que celui de *L’École des Femmes* aurait eu besoin, pour être mieux amené, de plusieurs préparations qui, jetées dans diverses parties de l’ouvrage, en auraient retardé la marche, et auraient affaibli le comique des scènes charmantes d’Horace et d’Arnolphe.

Au reste, aucune pièce ne fut plus critiquée et plus louée que celle-ci : nous y reviendrons dans les réflexions sur les deux comédies suivantes.

## Réflexions sur La Critique de L’École des femmes.

$434$ Molière, dans cette pièce, ne se borna pas à humilier ses ennemis : il présenta sous les traits les plus vrais et les plus comiques les sociétés qui existaient alors j et donna l’esquisse de quelques caractères qu’il approfondit par la suite. C’est une chose admirable que, dans une simple défense qui devait peu intéresser le public, l’auteur ait pu faire entrer tant de scènes agréables, et que, sans nœud, sans intrigue, il soit parvenu à composer une pièce qu’on verrait encore avec plaisir si elle était remise au théâtre. Ce n’est point l’apologie de *L’École des Femmes* qu’on y cherche ; l’agrément de cette comédie n’est plus contesté. Mais le lecteur, qui aime à suivre les progrès d’un homme de génie, remarque dans cette critique les germes de plusieurs conceptions que Molière méditait alors, et qu’il fit entrer dans ses chefs-d’œuvre.

Les gens trop scrupuleux, et principalement les hypocrites, avaient trouvé de l’indécence dans le sermon d’Arnolphe : $435$ les derniers soutenaient que l’auteur, en parlant des *chaudières bouillantes,* avait voulu tourner en ridicule les peines de l’enfer. Ce fut la première dispute que Molière eut avec les faux dévots ; il leur répondit parfaitement dans cette pièce ; mais ils étaient loin de s’attendre qu’il leur préparait la comédie foudroyante du *Tartuffe*. Il paraît en effet qu’il s’en occupa dès cette époque.

Les dames de l’hôtel de Rambouillet, qui avaient souffert assez patiemment *Les Précieuses ridicules*, parce que l’auteur avait eu l’adresse de leur faire croire qu’il n’avait voulu attaquer que les sociétés de province, s’étaient récriées contre quelques passages de *L’École des Femmes*. Les naïvetés d’Agnès les avaient choquées ; et leur imagination travaillant sur des expressions qui offraient à la vérité plus d’un sens, elles y avaient trouvé la plus horrible indécence. Molière, qui ne pouvait les souffrir, entrevit le parti qu’il était possible de tirer de leur pruderie et de leur prétendue spiritualité. Dès lors il résolut de compléter le tableau de l’hôtel de Rambouillet, qui n’était qu’esquisse dans *Les Précieuses*, et de mettre sur le théâtre l’abus du purisme et du néologisme que ces dames portaient très loin.

Climène offre la première idée du rôle de Philaminte dans la comédie des *Femmes savantes*: même enthousiasme pour un mauvais poète, même aversion pour ce qui tient aux idées généralement reçues, même affectation de déprimer tout ce qui n’est pas pointe ou jeux de mots.

On trouve aussi dans cette pièce le croquis de la prude Arsinoé du *Misanthrope*. Une femme cherche ridiculement ce $436$ qui petit blesser la pudeur dans la comédie qu’elle critique ; elle le commente et paraît prendre plaisir à donner les explications les plus singulières. Cependant elle frémit de tant d’indécence ; et l’un des personnages, fatigué de toutes ces grimaces, lui fait observer qu’on dit d’elle *que ses oreilles sont plus chastes que tout le reste de son corps.* N’est-ce pas la même idée que Célimène exprime dans *Le Misanthrope*?

Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;

Mais elle a du penchant pour les réalités.

Molière, dans cette comédie du premier ordre, n’osa pas exprimer la fausse délicatesse de certaines femmes qui trouvaient la langue indécente parce que quelques syllabes auraient pu l’être si on les eût isolées. Il transporta cette idée comique dans *La Comtesse d’Escarbagnas*.[[23]](#footnote-23) On observe qu’il l’avait indiquée dans *La Critique de L’École des Femmes* : *le scrupule de cette dame,* dit un homme raisonnable, *va jusqu’à défigurer la langue* ; *il n’y a point* *de mots dont sa sévérité ne veuille retrancher pu ta tête ou la queue pour les syllabes déshonnêtes qu’elle y trouve.*

L’auteur, de son vivant, ne fut bien apprécié qu’à la cour ; aussi, dans *Les Femmes savantes*, il peignit l’homme aimable $437$ dans le personnage du courtisan Clitandre. *La Critique de L’École des femmes* présente l’esquisse de ce rôle. Dorante s’emporte, contre le pédant Lysidas sur ce qu’il a l’air de mépriser les suffrages de la cour : « Il n’y a point de lieu, dit-il, où les décisions soient si justes ; et sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, du simple bon sens commerce de tout le beau monde, on s’y frit une manière d’esprit qui, sans comparaison, juge plus fine ment des choses que tout le savoir enrouillé des pédants. » Clitandre, dans *Les Femmes savantes*, développe cette idée en attaquant Trissotin.

Tous en voulez beaucoup à cette pauvre cour, etc.

Les précieuses cherchaient toujours à faire l’analyse de leurs sentiments ; et ces subtilités produisaient un jargon souvent inintelligible. On parlait beaucoup de la différence de l’esprit et du cœur ; et cette distinction frivole, qu’on retrouve souvent dans les écrivains du dix-huitième siècle, est ici attaquée par Molière. « Je ne voudrais pas, dit une précieuse, que Dorante fit mal sa cour à madame votre cousine, et je permets à son *esprit* d’être du parti de son cœur. »

Ces dames étaient fort empressées d’accueillir les nouveaux mots, et surtout ceux qui s’accordaient avec leurs idées : leur prétention à la pudeur rendit très facile l’admission du mot *obscénité ;* elles le répétaient chaque fois que leur délicatesse était blessée ; et cela arrivait souvent. Le désir qu’elles a voient de conserver le bon ton, et de ne pas descendre à des sociétés indignes d’elles, les rendit aussi indulgentes pour le mot $438$ *encanailler,* qui commençait alors à se répandre. Ces deux mots, dont Molière se moque, sont restés dans notre langue.

Cette pièce, comme on le voit, est un tableau très piquant de quelques sociétés du dix-septième siècle. On y trouvé la critique de l’espèce de plaisanteries qui étaient à la mode. C’étaient des *turlupinades*, expression qui vient du nom de l’inventeur de ces sottises, *Turlupin*, acteur du théâtre de Bourgogne. Ce Farceur, ainsi qu’on en a vu dans tous les temps, jouait sans cesse sur les mots ; et la meilleure compagnie prenait plaisir à l’entendre. Ses pointes étaient répétées dans la société, où il ne manquait pas d’imitateurs. On disait à une dame qui demeurait à la Place-Royale, *qu’on la voyait de bon œil,* parce que de Bonneuil, village voisin de Paris, on apercevait cette place. Les *turlupinades* étaient ce que nous appelons des *calembourgs.* Nous en faisons peut-être autant de cas que du temps de Molière, et nous nous excusons de même qu’alors, en disant que ce sont des sottises dont nous sentons le ridicule. *Tant pis pour vous,* répondrait Molière, comme il le fait dire dans sa pièce, *tant pis de prendre peine à dire des sottises, et d’être mauvais plaisants de dessein formé*.

On s’étonnera peut-être dé trouver dans cette pièce une tirade contre la tragédie, où elle est réduite à *se guinder sur de grands sentiments à braver en vers la fortune, et à dire des Injure aux dieux*. Sans doute Molière ne pensait pas ainsi. Mais il faut remarquer que Racine n’avait encore rien donne, et que, comme il a été dit dans la vie de Molière, Corneille s’était mis au nombre des détracteurs de *L’École des femmes*. L’auteur $439$ voulut se venger ; et l’on sait que la vengeance est toujours aveugle.

Il n’est pas probable que Molière ait eu d’abord le projet de peindre le poète Boursault dans le rôle de Lysidas : il connaissait et appréciait son mérite. Mais les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, voulant lui faire un ennemi de plus, persuadèrent à Boursault que c’était lui qu’on avait joué : il répliqua par une satire ; Molière s’oublia jusqu’à le nommer sur la scène ; et ces deux hommes, dignes de s’estimer, furent irréconciliables. On doit observer que ce rôle de Lysidas n’est nullement chargé : ce poète affecte beaucoup de mesure ; et ses arguments contre *L’École des Femmes* ont quelque chose de spécieux. Les successeurs de Molière qui ont peint des poètes n’ont pas imité sa retenue ; ils n’ont présenté que des caricatures.

Un original plus singulier est peint dans cette pièce : mais on n’a pas sur lui la même incertitude que sur Boursault. Plapisson, ayant beaucoup de prétention à la philosophie, livré à la société où Molière était mal vu, s’emporta contre le succès de *L*’*École des Femmes*. Il allait sur le théâtre avec l’air le plus sombre : tout ce qui égayait le parterre l’attristait. A tous les éclats de rire il haussait les épaules, et regardait le public avec mépris : *Ris donc, parterre,* disait-il tout haut, *ris donc !*

Des hommes plus importants se déclarèrent contre la pièce : on remarque parmi eux le commandeur de Souvray et le vicomte du Broussin : ce dernier sortit un jour au second acte, en criant qu’il ne concevait pas comment on pouvait avoir la $440$ patience d’aller jusqu’au bout, Boileau fit allusion à cette folie dans sa septième épître :

Le commandeur voulait la scène plus exacte

Le vicomte indigné sortait au second acte.

Molière n’osa parler dans sa comédie de la conduite de ces deux seigneurs.

*La Critique de L’École des femmes* est la première comédie qui n’ait pour objet que la défense d’une autre pièce. Elle est une de celles où Molière à le mieux peint les petits ridicules de la société. Quelques auteurs ont voulu travailler dans le même genre, aucun n’a réussi.

## Réflexions sur L’Impromptu de Versailles.

$490$ On a vu, dans la vie de Molière, que Boursault, ayant cru se reconnaître dans le personnage du poète Lysidas, composa *Le Portrait du peintre*, pièce où il chercha à tourner en ridicule quelques vers de *L’Ecole des femmes*. Cette comédie, écrite avec assez d’élégance, mais dont l’ironie est faible et la plaisanterie sans sel, affligea beaucoup Molière, parce qu’elle servit en quelque sorte de point de ralliement à tous ses ennemis, qui étaient nombreux. Ses protecteurs et ses partisans, parmi lesquels on pouvait compter les hommes les plus distingués de la cour, en parlèrent au roi, qui permit verbalement que l’auteur répondît à ses adversaires dans une comédie qui serait jouée à la cour.

Molière, enhardi par cette marque inouïe de bienveillance, céda au désir de se venger, et nomma Boursault avec le plus grand mépris, quoique la pièce de ce dernier n’offrît aucune personnalité. *L’Impromptu de Versailles* fut très goûté : c’était une affaire de parti. Toute la jeunesse de la cour, excepté quelques marquis, voyait avec plaisir qu’on attaquât les prudes, les précieuses et l’hôtel de Rambouillet, qu’elle regardait comme *la vieille cour.* Cependant l’auteur, plus juste que ses partisans y retira sa pièce après le cours des premières $491$ représentations : il reconnut qu’il avait eu tort de renouveler la licence du théâtre d’Athènes, dont on pouvait se servir contre lui, ce qui ne manqua pas d’arriver[[24]](#footnote-24). *L’impromptu de Versailles* ne parut donc plus, et ne fut imprimé qu’après sa mort.

Cette pièce offre, comme *La Critique de L’École des femmes*, l’indication de plusieurs caractères que l’auteur se proposait de peindre. On peut considérer ces esquisses légères comme un trésor précieux : rien ne plaît tant aux amateurs et ne sert mieux à les instruire que les premières ébauches d’un homme de génie. On trouve aussi dans cette pièce des détails qui ne sont pas moins curieux. Molière s’y présente au milieu de sa troupe, gourmandant les uns, encourageant les autres, la tête remplie de soins minutieux, et cependant rêvant toujours à de grandes conceptions. Quand cette pièce n’offrirait que ce tableau singulier, elle serait digne de toute l’attention des connaisseurs.

Parmi les caractères indiqués, il en est quelques-uns qu’il a traités par la suite, d’autres qu’il a laissés à ses successeurs. Le rôle de l’homme de cour, à peu près pareil à celui de *La Critique de L’École des femmes*, fut développé dans *Les Femmes savantes*. La femme qui se croit tout permis, parce qu’elle est fidèle à son époux, servit de modèle à Cléanthis d’*Amphitryon*; et la prude qui, se bornant à sauver les apparences, fait passer des galants pour des amis, trouva sa place dans *Le Misanthrope*.

Les autres caractères indiqués doivent être étudiés avec $492$ soin par ceux qui veulent faire des comédies. Quelques-uns ont été traités : *Le Flatteur* n’a pas réussi à J. B. Rousseau : Destouches n’a pas tiré meilleur parti de *L*’*Ambitieux*; mais il a eu plus de succès lorsque, dans *Le Dissipateur*, il a peint *ces perfides adorateurs de la fortune gui vous encensent dans la prospérité, et vous accablent dans la disgrâce.* Il reste plusieurs caractères qui attendent qu’un auteur comique les mette en œuvré. Pourquoi, jusqu’à présent, n’en a-t-on pas profité ? C’est peut-être parce qu’il faudrait le génie de Molière pour les placer avantageusement sur la scène. Depuis cette époque, on a souvent peint des poètes ridicules : mais on n’a jamais gardé la juste mesure ; et leurs rôles n’ont pu passer que pour des charges. En effet, quel poète ressemble à M. Desmazures ?[[25]](#footnote-25) Peut-on espérer que ceux qui ont des travers très opposés à ceux de ces personnages se corrigent en les voyant ? L’indication donnée par Molière est de tous les temps : tout auteur à prétention aura les défauts de son poète : *il faut*, dit-il, *marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes tes syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.*

On remarque dans cette pièce la prétention qu’avait Molière à bien jouer la tragédie. Il contrefait les principaux acteurs du théâtre de l’hôtel de Bourgogne, et se moque de leur jeu maniéré. On ne peut savoir aujourd’hui jusqu’à quel point sa critique était juste : ce dont on est sûr, c’est que sa troupe était hors d’état de lutter avec sa rivale dans le genre sérieux. Il ne larda pas à sentir les conséquences de la satire personnelle qu’il s’était permise : comme il prêtait le flanc par $493$ une prétention mal fondée, on ne manqua pas de se moquer de la manière dont il jouait Nicomède, rôle dans lequel il se flattait d’exceller.[[26]](#footnote-26) Au reste, la véritable cause de la haine qui existait entre les deux troupes venait de leur rivalité. Dès le moment où Molière S’établit à Paris, l’hôtel de Bourgogne en conçut de l’ombrage ; et les succès toujours croissants du nouveau théâtre ne servirent pas à dissiper cette crainte. *Ils critiquent mes pièces,* dit Molière avec beaucoup de finesse ; *et Dieu me garde d’en faire jamais gui leur plaisent : ce serait une mauvaise affaire pour moi*.

On trouve dans cette comédie un passage assez singulier ; c’est un petit dialogue entre Molière et sa femme. Il était marié depuis un an et demi ; et sans doute il n’avait plus pour cette jeune personne les empressements et les soins d’un amant. Mais devait-il se représenter la traitant assez mal, et faire entrevoir dans sa réponse qu’elle pourrait se venger ? Je n’ose affirmer que ce passage ne soit pas de Molière, quoiqu’il me semble contraire à son caractère jaloux et réservé. Mais ne pourrait-on pas former une conjecture vraisemblable ? La pièce ne fut imprimée qu’après sa mort : on était alors indigné de la conduite que sa femme avait tenue avec lui ; on exagérait ses torts ; on faisait courir des libelles contre elle ; son second mariage allait augmenter cette rumeur. Il serait permis de soupçonner que cette femme, voulant se justifier, fit insérer ce passage dans *L’Impromptu de Versailles*, afin de montrer que son premier mari la traitait durement, et la mettait dans le cas de lui faire craindre *la différence qu’il y avait de ses manières aux civilités des galants.* Cette conjecture, à laquelle $494$ cependant on n’attache aucune importance, servirait à expliquer la raison d’une disconvenance qu’on a peine à imputer à un homme tel que Molière, et s’accorderait avec le caractère de sa femme, qui, comme on le sait, ne manquait ni de finesse ni d’esprit.

1. Sganarelle, dans *Le Cocu imaginaire,* n’est point véritablement jaloux ; il n’est pas amoureux de sa femme. [↑](#footnote-ref-1)
2. *École des Maris*, *École des Femmes*. [↑](#footnote-ref-2)
3. Troisième nouvelle de la troisième journée du Décaméron. [↑](#footnote-ref-3)
4. Jam indè ab adolescentia

   Ego hanc clementem vitam urbanam, atque otium

   Secutus sum : et, quod fortunatum isti putant,

   Uxorem nunquam habui. Ille contra haec omnia :

   Ruri agere vitam, semper parcè ac duriter

   Se habere. Uxorem duxit : nati filii

   Duo. Indè ego hunc majorem adoptavi mihi :

   Eduxi à parvulo, habui, amavi pro meo :

   In eo me oblecto : solum id est carum mihi.

   Ille ut item contra me habeat, facio sedulo.

   Do, praetermitto, non necesse habeo omnia

   Pro meo jure agere. Postremo, alii clanculum

   Patres quæ faciunt, quæ fert adolescentia,

   Ea ne me celet, consuefeci filium :

   Nam qui mentiri aut fallere insuerit patrem, aut

   Audebit, tanto magis audebit caeteros.

   Pudore et liberalitate liberos

   Retinere, satius esse credo, quam metu.

   Haec fratri mecum non conveniunt, neque placent.

   Venit ad me sæpè clamans : Quid agis, Micio ?

   Cur perdis adolescentem nobis ? cur amat ?

   Cur potai ? cur tu his rebus sumptum suggeris ?

   Vestitu nimium indulgis : nimium ineptus es.

   Nimium ipse est durus, præter æquumque et bonum,

   Et errat longe, mea quidem sententia,

   Qui imperium credat gravius esse, aut stabilius

   Vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur.

   Mea sic est ratio, et sic animum induco meum :

   Malo coactus qui suum officum facit,

   Dum id rescitum iri credit, tantisper cavet.

   Si sperat fore clàm, rursum ad ingenium redit.

   Quem beneficio adjungas, ille ex animo facit :

   Studet par referre, pressens absensque idem erit.

   Hoc patrium est, potius consuefacere filium

   Sua sponte recte facere, quam alieno metu.

   (*Adelphes*, acte I, *scène I.)* [↑](#footnote-ref-4)
5. On a cru inutile de joindre ici le texte de Bocace, parce que Molière n’a pris dans cette scène que le fond des idées et de la situation, et qu’il n’a eu l’intention d’imiter aucun détail. [↑](#footnote-ref-5)
6. Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos,

   Nescio quid meditans nugarum, totus in illis :

   Accurrit quidam notus mihi nomine tantum ;

   Arreptaque manu ; Quid agis, dulcissime rerum ?

   Suaviter ut nunc est, inquam ; et cupio omnia quæ vis.

   Quum assectaretur : Numquid vis ? occupo. At ille :

   Noris nos, inquit ; docti sumus. Hic ego : Pluris

   Hoc, inquam, mihi eris. Misera discedere quærens,

   Ire modo ocius, interdum consistere, in aurem

   Dicere nescio quid puero. Quum sudor ad imos

   Manaret talos.....................................................

   ...........................................Quum quidlibet ille

   Garriret, vicos, urbem laudaret ; ut illi

   Nil respondebam : Misere cupis, inquit, abire :

   Jamdudùm video : sed nil agis ; usquè tenebo :

   Persequar. Hinc, quo nunc iter est tibi ? Nil opus est te

   Circumagi : quemdam volo visere non tibi notum ;

   Trans Tiberim longe cubat is, prope Cæsaris hortos.

   Nil habeo quod agam, et non sum piger ; usquè sequar te. [↑](#footnote-ref-6)
7. Pareceme que esta fabula no dá á entender que el donayre y garbo de algunos, no estan bien en otros : apode el truhan, juegue de manos y voltos el histrion, rebuzne el picaro, imite el canto de los paxaros, y los diversos gestos y acciones de los animales y los hombres el hombre baxo, que se huviere dado a ello, y no lo quiera haccr el hombre principal a quien ninguna habilidad destas le puede, dar credito ni nombre honroso. Oxala, que como lu me entiendes, me entendiesen aquellos por quien lo digo ! Que no sè que tengo de buen natural, que me pesa infinito, quando veo que un caballero se hace chocarrero, y se precia que sabe jugar los cubiletes, y las agallas, y que uo hay quien como el sepa baylar la chacona. (*Coloquio de los Perros*.) [↑](#footnote-ref-7)
8. Reniego yo de oficios y exercicios que ni entretienen, ni dan de comer a sus duenos : yo senores, soi arbitrista, y he dado à su magestad en di ferentes tiempos muchos y diferentes arbitrios todos en provecho suyo, y sin dano del reyno, y ahora tengo hecho un memorial donde le suplico mesenale persona con quien comunique un nuevo arbitrio que tengo, tal que ha de ser la total restauracion de sus empenos : pero por lo que me ha sucedido con los otros memoriales; entiendo que este tambien ha de parar en el carnero. Mas porque vuesas mercedes no me tengan por mentecato, aunque mi arbitrio quede desde que todo el gasto que en otros condumios de frata, carne, y pescado, vino, huevos y legumbres que se han de gastar aquel dia, se reduzgad a dinero, y se de a su magestad sin defraudarle un maravedi, y con esto en veinte anos queda el estado libre y desempenado : porque si se hace la cuenta como yo la tengo hecha, bien bay en Espana mas de tres millones de personas de la dicha edad, fuera de los enfermos, mas viejos o mas muchachos : y ninguno destos dexara de gastar, y esto contado al menorete, cada dia real y medio, y yo quiero que no sea mas de un real que no puede ser menos, aunque coma alholvas. Y esto antes seria provecho que dano a los ayunantes ; porque con el ayuno agradarian al cielo, y servirian a su rey, y tal podria ayunar que le fuese conveniente para su salud. Este es el arbitrio limpio de polvo y de paja, y prodriase cojer por parroquias sin costa de comisarios, que destruyen la republica. [↑](#footnote-ref-8)
9. Madame de Montespan, sa sœur, était en faveur. [↑](#footnote-ref-9)
10. Esta muchacha es hermosa, y a lo que muestra la presencia desta casa no debe de ser rica, y ella es nina, sus pocos anos pueden asegurar mis sospechas : casarmehe con ella, encerrarela, harela a mis manas ;, y con esto no tendra otra condicion que aquella que yo le ensenare ; yo no soy tan viejo que pueda perder la esperanza de tener hijos que me hereden : de que tenga dote o no, no hay paraque hacer caso, pues el cielo me dio para todo, y los ricos no han de buscar en sus matrimonios hacienda, sino gutsto que el gusto alarga la vida, y los disgustos entre los casados la acorlan : alto pues, echada esta la suerte y esta es la que el cielo quiere que yo tenga.

    (*El Zeloso Estremeno)* [↑](#footnote-ref-10)
11. Pues aun no queria que dentro de su casa huviese algun animal que fuese varon. A los ratones della jamas los persiguio gato, ni en ella se oyo ladrido de perro, todos eran del genero femenino : de dia pensaba, de noche no dormia. El era la ronda y centinela de su casa, y el argos de lo que bien queria. Con sus amigos negociaba en la calle, las figuras de los panos que sus salas y quadras adornaban, todas eran hembras, flores, boscages : toda su casa olia a honestidad, recogimiento y recato, aun hasta en las consejas que en las largas noches del invierno en la chimenea sus criadas contaban, por estar el presente en ninguna ningun genero de lascivia se descubria.

    (*El Zeloso Estremeno.)* [↑](#footnote-ref-11)
12. Dans une situation pareille, Regnier fait dire à une vieille :

    Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir :.

    Si je vous veux du mal, qu’il m’en puisse advenir.

    Molière a imité ce tour :

    Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,

    Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir ! [↑](#footnote-ref-12)
13. Tome III, chapitre V. [↑](#footnote-ref-13)
14. Tome III, chapitre XII. [↑](#footnote-ref-14)
15. L’expression de Rabelais ne peut se conserver. [↑](#footnote-ref-15)
16. Tome III, chapitre XXVIII. [↑](#footnote-ref-16)
17. Dames galantes, discours 1er [↑](#footnote-ref-17)
18. Livre III, chap. XXVII. [↑](#footnote-ref-18)
19. Dames galantes, discours Ier. [↑](#footnote-ref-19)
20. Illa vita hominum est, quasi cùm ludas tesseris :

    Si illud quod maxumè opus est jactu, non cadit,

    Illud quod cecidit fortè, id arte ut corrigas.

    (*Adelphes*, *acte IV, scène VII.*) [↑](#footnote-ref-20)
21. Ho detto gia una volta l'alfabeto greco per temperar l'ira. (*Atto III, scen. V.)* [↑](#footnote-ref-21)
22. Épître IV de Bouchet. [↑](#footnote-ref-22)
23. Cette idée est aussi développée, mais d’une manière plus décente, dans *Les Femmes savantes*. Philaminte dit qu’elles ont :

    Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté.

    Chez tous les beaux esprits de la postérité ;

    C’est le retranchement de ces syllabes sales

    Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales. [↑](#footnote-ref-23)
24. Voyez, dans la Vie de Molière, ce qui est dit de *L'Impromptu de l'hôtel de Condé*, que Montfleury composa pour répondre à *L'Impromptu de Versailles*. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Fausse Agnès.* [↑](#footnote-ref-25)
26. Voyez Vie de Molière. [↑](#footnote-ref-26)